

Cinéma

Je suis fatigué. Je vais au cinéma. Je m'assois près d'un jeune garçon peut-être pour me rafraîchir. Je regarde le film à travers le garçon — qui est un petit nuage de boucles noires avec la merveille des yeux habituels et l'habituelle couleur du ciel. Le film est beau parce qu'il plaît à l'enfant très absorbé. Des places devant nous se lève une jeune fille et, venue à notre rencontre, dans le noir, elle cherche quelque chose avec la bouche : c'est la bouche de l'enfant qu'elle embrasse pour saluer. Un jeune homme dit : « J'croisais qu'elle s'trompait ». Le garçon va-t-il être d'emblée angoissé à cause de cette phrase ? Il ne perd pas le fil du film.

Mais du rang derrière un jeune se lève et en direction lui aussi de l'enfant : « Tu viens avec moi ou tu restes encore ? » Le gamin bondit et, avec anxiété : « Avec toi, avec toi en moto » et il a déjà sauté au-delà de la rangée de sièges, en salissant quelqu'un avec ses chaussures.

Je reste seul. Je regarde autour de moi. Mes voisins s'essuient les yeux furtivement (virilité) parce qu'à l'écran les parents frappent la fille déshonneur de la famille.

(Maintenant l'enfant en moto se serre fortement à son jeune ami).

Note

Moi seul. La lune sur la cour, monotonie de radio et de couverts. Sans même plus les voix sans grâce des enfants. Ô lune : pureté sur la cour. Dois-je te croire ? Je croyais au garçon aux yeux vert innocence. Il regardait les magazines illustrés. Les malheurs en couleurs. Les acteurs à la mode. J'y croyais à cause de cet air assuré malgré les malheurs en couleurs. Mais moi — juste pour parler — j'ai dit quelque chose de sérieux au sujet des malheurs en couleurs. Alors il m'a regardé avec admiration. Lui aussi cherchait un professeur. Oh, mon dieu, mais pourquoi alors était-il beau ?...

Sud

Sur le golfe l'air nocturne restait calme. Les lumières y brillaient çà et là et, denses vers le bas, elles se dissipèrent en remontant sur les hauteurs. Moi, comme caché dans l'obscurité de la « Villa », je regardais la route qui suivait la mer, très belle et déserte. Loin de moi, y marchaient deux jeunes dont j'entendais clair le son des voix. Un moment, ils s'arrêtèrent sous la lumière d'un réverbère et je vis distinctement sur l'obscur de leurs vêtements le blanc de la main chercher et trouver un autre blanc : deux bouts de chair apparurent et, les mains se retirant, ils restèrent sans défense et tendres contre le réverbère, sous sa lumière. Les paroles s'étaient faites plus basses mais demeuraient calmes et pures dans le silence. L'un des deux jeunes insistait, parlait de ce bout clair à l'ami, montrait ensuite comme un détail quand je voyais le blanc de la main se confondre à nouveau avec l'autre blanc. Puis ils s'en allèrent d'un pas très lent, dans l'obscurité et la tranquillité de l'heure. Sur le golfe l'air nocturne demeurait calme et plus loin le ciel était zébré d'éclairs, en silence.

Après avoir fait quelques pas dans l'obscurité de la villa, je vis un marin assis sur un banc et un autre marin assis sur le banc suivant. Leur amitié séparée me parut claire et je m'amusai alors à m'asseoir à côté du premier des deux. C'était un Sicilien à l'expression mâle et enfantine, plein de lumières sur son visage. Je fis semblant d'ignorer son ami, là tout près, et avec une délibération enfantine je le heurtai à l'improviste presque en traître. Il rit

comme pour un jeu, pour un chatouillement, et en eut ensuite un peu peur, mais pas vraiment pour lui-même comme cela était bien visible. Alors, en me levant, j'appelai moi-même son compagnon et je me sentis heureux d'être aussi simple. Quand je fus au milieu des deux amis, je partageai au même moment mes bras impartialement et il me semblait être seulement comme un contact entre eux deux, devenu désormais invisible présence. Je jouissais de leur étonnement et de la sympathie qui entre eux grandissait, moi comme absent me sentant vraiment heureux. Mais tout à coup un homme surgit de mon second marin. Il se leva et dit froidement qu'il partait à la recherche d'une femme. Je me rendis compte qu'il en avait le droit. Je ne l'avais pas bien observé auparavant : c'était le contraire de l'autre. Pas de lumière enfantine chez lui : moins prompt, moins vif, il pesait l'avantage de sa volupté. Il ne se laissait pas surprendre, il ne s'abandonnait pas. Il connaissait l'avantage de l'itinéraire fixé. Quand il disparut dans l'obscurité, c'est alors vraiment que l'ami et moi nous nous sentîmes seuls. Les éclairs insistaient dans le ciel, encore lointains, bien que moins, et on entendait déjà de légers grondements. Quelque chose de ce calme semblait se fêler. Le calme subsistait mais une limite semblait déjà vouloir rappeler l'écoulement du temps. Peu après les premières gouttelettes éparses tombèrent se confondant avec les nôtres et nous nous enfûmes dans des directions opposées. Je commençai à monter vers ma maison qui me paraissait proche, léger sous la pluie fraîche.

Mais la ville inconnue sans l'aide du jour avec ses lumières et ses habitants loquaces déçut ma confiance. Je remontais en courant les « marches » que j'avais descendues le jour et que je reconnaissais. Je m'arrêtais quand le crépitement de l'averse devenait plus intense, je ne sais si j'entendais le tranquille repos à travers les fenêtres bien closes dans mon dos, je reprenais ma course comme dans l'épouvante d'un péché. J'étais le seul à ne pas dormir. Et du péché, en effet, j'avais aussi la joie, un peu effrénée et juvénile.

Mais je commençai à entrer dans des impasses vraiment sans fond. Je ne m'en rendais compte qu'à la fin et je devais refaire à chaque fois tout le parcours, vraiment comme dans le péché. Le moment vint où je me sentis perdu. Trempé jusqu'à la chair qui tendait à se défendre désormais avec la chaleur du mouvement comme dans un bain froid, épuisé de courir et courir dans de fausses directions, je me revis avec une âcre nostalgie dans le jeu léger des deux marins, sous le calme de cet été déjà lointain.